

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

BERESHIT

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Bereshit : le commencement de la Création » : ce que change l'idée même d'un commencement, pourquoi la Torah s'ouvre sur un bet, et pourquoi D' a voulu un monde inachevé. Jusqu'au Chabbat, sanctifié pour l'humanité entière.



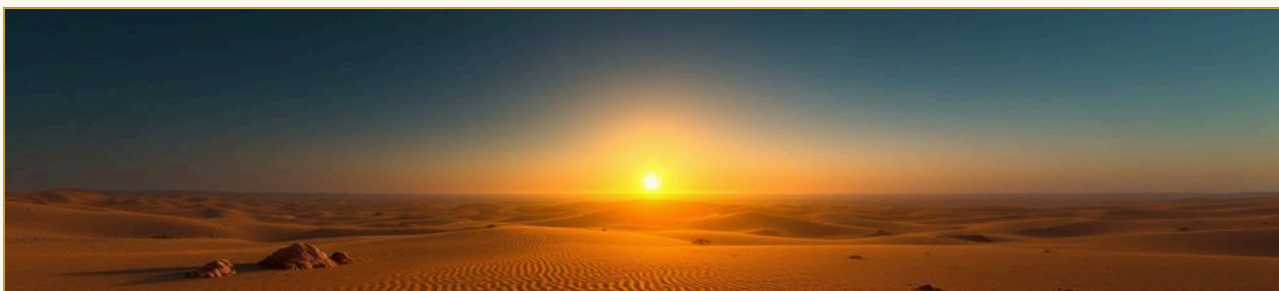
Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Bereshit

-
- 01** Un commencement, donc un but
 - 02** Pourquoi le livre ne commence-t-il pas par la première lettre ?
 - 03** Pourquoi le nom de D' est-il au pluriel ?
 - 04** Six choses ont précédé la création
 - 05** Le repentir avant la faute
 - 06** Six jours, six sens
 - 07** Trois jours immobiles, trois jours en mouvement
 - 08** La soixante et onzième nation
 - 09** « La terre était tohu » — pourquoi un monde raté d'emblée ?
 - 10** Mikra : un texte qui appelle sa lecture
 - 11** Le premier objet de l'humanité fut un vêtement
 - 12** Le Chabbat de toute l'humanité
-

Un commencement, donc un but



PRÉSENTATION

Le Rav ouvre l'étude de Béréchit par un refus : il ne discutera ni de l'âge du monde ni de la manière dont l'univers a été fabriqué. Le texte dit six jours, et cela suffit. Ce qui compte est contenu dans un seul mot : béréchit, « au commencement ».

LA QUESTION

Pourquoi la foi juive repose-t-elle d'abord sur l'idée qu'il y a eu un commencement — avant même la croyance en D' ?

LA RÉPONSE

« Béréchit bara Elokim » (Béréchit 1, 1) : à la rechit, le commencement, répond une tachlit, une finalité.

Tout le fondement de la foi juive repose sur ce principe. Si nous disons que le monde est le fruit d'un hasard et d'une évolution partie d'un big bang que nous ne pouvons guère analyser, alors nous sommes nous-mêmes le fruit d'un hasard que nous ne contrôlons pas, déterminés par les lois de la nature sans pouvoir en sortir.

C'est pourquoi la Torah ne demande pas de croire en D' tant que nous n'avons pas admis le principe d'un commencement. S'il y a un commencement, il y a une volonté, il y a un libre arbitre. Quand je décide de faire quelque chose, j'affirme ma volonté et j'assume mes responsabilités ; simple maillon d'une chaîne d'événements que je ne contrôle pas, je ne le pourrais jamais.

Le Rav ne rejette pas pour autant l'évolution : elle ne se conçoit qu'à l'intérieur de cette création, et non à sa place.

CONCLUSION DU RAV

Dire qu'il y a une rechit, c'est dire qu'il y a une tachlit, qu'il y a effectivement un but : l'histoire a un sens.

LEÇON POUR LA TABLE

Qu'est-ce qui, dans notre vie de famille, a eu un vrai commencement voulu — un mariage, une installation, une décision ? Et vers quel but ce commencement nous engage-t-il encore aujourd'hui ?

Pourquoi le livre ne commence-t-il pas par la première lettre ?



PRÉSENTATION

Le premier mot de la Torah s'ouvre sur un bet, la deuxième lettre de l'alphabet. Le aleph, lui, est cette hélice qui tourne et qui dit le mouvement même de la création. Et pourtant tous les livres commencent à la page bet.

LA QUESTION

Si le aleph dit l'unité, pourquoi le récit du commencement s'ouvre-t-il sur la lettre du deux — et que perdrait-on à commencer par le un ?

LA RÉPONSE

« Béréchit bara Elokim » (Béréchit 1, 1) : la Torah s'ouvre sur un bet.

Aucun alphabet, dit le Rav, ne concentre autant de pensée dans la lettre elle-même. Le aleph est une hélice qui tourne : entrer dans la création, c'est entrer dans un mouvement continu où chacun doit assumer son rôle de l'intérieur. Mais la Torah n'a pas commencé par le aleph.

Car la langue hébraïque, quand elle veut traduire l'unité, va d'une dualité vers l'unité. Le bet, c'est le deux : on construit un foyer à partir de deux personnes. Et cette dualité ne se limite pas au masculin et au féminin : monde d'ici-bas et monde de l'au-delà, pulsion du bien et pulsion du mal, on la retrouve partout. Dès que la volonté première décide de créer, il n'y a plus d'unité, il n'y a qu'une polarité.

C'est pourquoi tous les livres commencent à la page bet. C'est ainsi que l'intimité même du couple se dit bia, la rencontre où l'un rejoint l'autre ; et c'est le principe du bayit, la maison, le foyer.

CONCLUSION DU RAV

C'est le deux qui implique le un, et ce n'est pas le un qui amène vers le deux.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous rêvons d'une unité qui nous dispenserait de l'autre. Où avons-nous voulu l'accord sans passer par le désaccord — dans le couple, avec un enfant, avec un associé ? Et avec qui refusons-nous encore d'entrer dans le deux ?

Pourquoi le nom de D' est-il au pluriel ?



PRÉSENTATION

Le premier verset ne dit pas simplement « D' ». Il dit Elokim, et Elokim est un pluriel. Le Zohar lui-même y lit une question : élé mi, « voici les nombreux — qui ? ».

LA QUESTION

Comment le récit de l'unité du Créateur peut-il s'ouvrir sur un nom au pluriel — et qu'est-ce qui change quand le texte y joint l'autre Nom ?

LA RÉPONSE

Le Zohar : Elokim lu « élé mi » ; Elokim a la même valeur numérique que hatéva, la nature (86).

Traduire Elokim par « D' » est déjà une traduction fautive. Le mot est une interrogation sur l'origine de la création : qui a créé tout cela ? Et la question elle-même oblige à répondre par une force unique, non par plusieurs divinités. S'il est au pluriel, c'est parce que la création se présente à nous ainsi, sous ses multiples facettes.

Nos sages ont vu dans Elokim la valeur numérique de hatéva, la nature : rester dans la seule optique d'Elokim, c'est rester dans la nature avec un grand N, et dans le principe de justice et de loi. Car la création d'un monde exige des lois, et les lois de causalité qui gèrent le monde à ses différents niveaux sont plurielles.

Atteindre l'unité suppose un stade supérieur, qui ne se manifeste pas dans la conception mais dans la réalisation : le jour où au nom d'Elokim est joint le Nom tiré du verbe être, il nous est dit qu'il y a de l'amour dans cette création.

CONCLUSION DU RAV

Il n'y a pas que les lois de la causalité : à un moment, elles peuvent être suspendues, parce que l'amour triomphe de toute cette stricte justice.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous sommes rarement injustes ; nous sommes souvent seulement justes. Où avons-nous appliqué la règle exacte là où il fallait la suspendre ? Et à qui devons-nous encore cette suspension ?

Six choses ont précédé la création



PRÉSENTATION

Avant que le monde ne soit, nos sages énumèrent des réalités déjà créées ou déjà pensées. Certaines ont été effectivement créées, d'autres seulement projetées, conçues avant de l'être. Le Rav les reprend une à une.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui a bien pu être nécessaire avant même qu'il y ait un monde — et pourquoi l'enfer figure-t-il dans cette liste ?

LA RÉPONSE

Le midrash cité par le Rav, développé dans le traité Pessahim : des réalités ont précédé la création du monde.

La Torah d'abord : comme toute maison obéit au plan de l'architecte, D' a pensé sa création et l'a fondée sur une loi. Puis le kissé hakavod, le trône céleste : le principe de ne pas se laisser déborder par sa création, de pouvoir la gérer, la limiter, l'arrêter. C'est Chaddai, que nous affichons sur nos portes : la mezouza fixe les limites de nos activités dans un espace déterminé. C'est la providence.

Vient le Gan Eden : ce monde n'est pas un enfer, comme d'autres l'ont perçu ; nous ne sommes pas ici pour purger une vie comme une malédiction. La vie est véritable, et ce monde offre à l'homme la possibilité de se révéler et de se réaliser comme être créé à l'image de D'.

Et le Guéhinom lui-même a précédé la création : une habitation qui n'est plus source de bien-être peut devenir une tombe. La nature se venge quand on ne respecte pas ses lois ; il y a dans la nature même un déterminisme du bien et du mal.

CONCLUSION DU RAV

Ce monde n'est pas laissé au hasard : une fois créé, D' ne l'a pas abandonné, il continue à le gérer.

LEÇON POUR LA TABLE

Notre maison est-elle pour chacun une source de bien-être ? Et quelles limites — celles que marque la mezouza à notre porte — nous empêchent de nous laisser déborder par nos propres projets ?

Le repentir avant la faute



PRÉSENTATION

Dans la liste des réalités qui ont précédé le monde, deux surprennent : la techouva, le repentir, prévue avant qu'il y ait un homme pour fauter ; et Israël, conçu avant même la création qu'il devait servir.

LA QUESTION

Pourquoi fallait-il prévoir le repentir avant la faute — et qui est venu en premier, la Torah ou Israël ?

LA RÉPONSE

Le midrash cité par le Rav : la techouva et Israël figurent parmi ce qui a précédé la création.

La possibilité de corriger les égarements de l'homme, ses erreurs, a été conçue avant même la création. Il ne fallait pas qu'il soit condamné pour toujours par les fautes qu'il commet : il a la possibilité de corriger. Et le principe de la techouva, précise le Rav, c'est de remettre l'univers dans sa projection initiale.

Israël aussi a précédé la création, et parce qu'il l'a précédée, même si la création venait à disparaître, Israël ne disparaîtrait pas. Le mot désigne ici le principe de l'homme pour qui le monde a été créé.

Qui a précédé qui ? Les avis étaient partagés : sans la Torah, Israël n'existerait pas ; sans Israël, la Torah n'aurait pas de raison d'exister. La discussion rejoint celle de Hillel et de Chammaï sur le ciel et la terre, l'esprit et la matière. Rabbi Chimon bar Yo'haï a tranché : on ne peut pas séparer ces créations, elles sont entrelacées, dépendantes l'une de l'autre.

CONCLUSION DU RAV

Il ne fallait pas que l'homme soit condamné à perpétuité par les erreurs qu'il commet.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelqu'un chez nous se croit-il condamné à perpétuité pour une erreur ? Que faudrait-il pour « remettre les choses dans leur projection initiale » — et qui peut faire le premier pas ?

Six jours, six sens



PRÉSENTATION

Béréchit peut se lire bara chit, « il a créé six » : six dimensions, six jours. Le Rav fait de ce chiffre une clé, qu'il retrouve dans l'espace, dans le Chema, et jusque dans l'homme lui-même.

LA QUESTION

Si nous vivons les six jours de la création à travers nos sens, quel est ce sixième sens que l'on oublie toujours de compter ?

LA RÉPONSE

« Bara chit » : il a créé six. Les six mots du Chema Israël.

Nous vivons ces six jours à travers nos six sens. On parle généralement de cinq sens, mais le Rambam, rapporte le Rav, en compte un sixième : l'intuition. Il nous arrive d'être visités par une idée qui va au-delà de ce que nous sommes en train de vivre ; il y a une préscience, et chacun possède ce sens à son niveau.

Car de même qu'il y a une échelle d'audition et une échelle de vision, il y a une échelle d'intuition. C'est elle qui, en se raffinant, devient le sens prophétique.

Le six épouse aussi notre environnement : quatre points cardinaux, plus le bas et le haut. Il se retrouve dans les six mots du Chema, notre profession de foi, qui disent l'unité. Et le six est l'unique chiffre de la dizaine que ses diviseurs reconstituent : un, deux et trois font six.

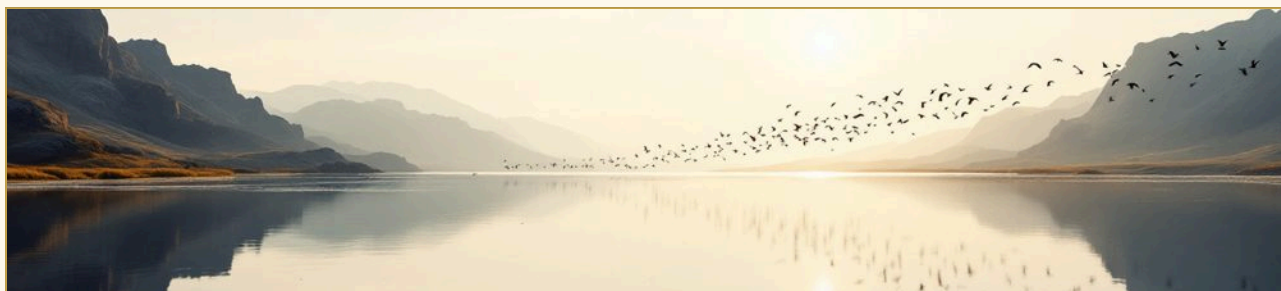
CONCLUSION DU RAV

Comme il y a une échelle d'audition, une échelle de vision, il y a également une échelle d'intuition.

LEÇON POUR LA TABLE

Avons-nous déjà « senti » quelque chose avant de le comprendre — une décision, une personne, un danger ? Comment faire place, en famille, à l'intuition de chacun, sans la mépriser ni la suivre aveuglément ?

Trois jours immobiles, trois jours en mouvement



PRÉSENTATION

Les six jours ne se ressemblent pas. Le Rav y distingue deux étapes : d'abord des espaces qui s'installent sans s'animer, puis ces mêmes espaces qui se mettent à vivre par les êtres qui les habitent.

LA QUESTION

Pourquoi la lumière du premier jour n'est-elle « en mouvement » qu'au quatrième — et où commence vraiment la création ?

LA RÉPONSE

« Que la lumière soit » (Béréchit 1, 3) ; « Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel » (Béréchit 1, 14).

Il y a dans la création une étape statique. Le premier jour, la lumière, qui n'est pas encore en mouvement : elle ne le sera qu'au quatrième jour. Le deuxième jour, la séparation des eaux d'en bas et des eaux d'en haut. Le troisième, le dévoilement de la terre.

Puis ces mêmes espaces commencent à vivre, à se mettre en mouvement, par les êtres qui les habitent : au quatrième, au cinquième et au sixième jour.

Il y a trois jours, dit la cabale, qui déterminent le Chabbat, le septième jour, et trois jours qui se nourrissent du Chabbat. Pour les kabbalistes, les choses ne prennent place dans le mouvement de la création qu'à partir du quatrième jour ; et ces trois jours-là, c'est le rayonnement du Chabbat qui les met en mouvement.

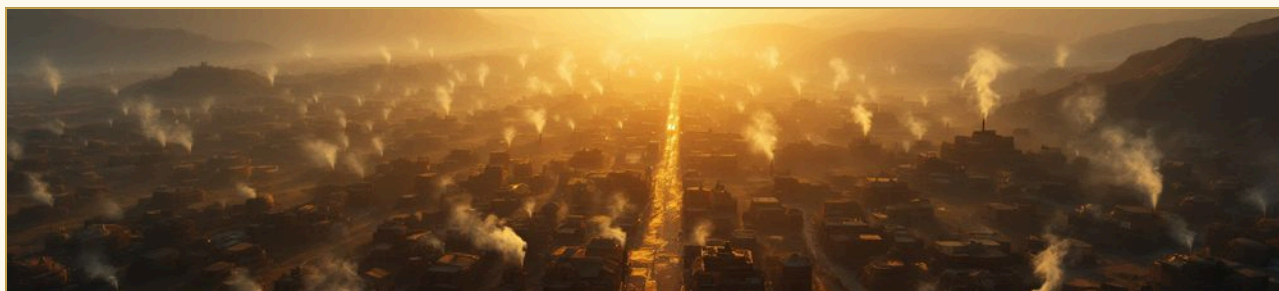
CONCLUSION DU RAV

La création effective ne commencerait pas le premier jour, mais à partir du quatrième jour.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans nos projets, quelle part est « immobile » — préparer, installer — et quelle part est mouvement ? Notre semaine se nourrit-elle du Chabbat qui vient, ou seulement de celui qui est passé ?

La soixante et onzième nation



PRÉSENTATION

Dans le mot béréchit, le Rav entend encore bayit, la maison, et roch, la tête, le commencement. Il y lit une pensée première sur cette maison qu'est l'humanité, et la place qu'Israël y occupe.

LA QUESTION

Faut-il concevoir l'humanité selon une seule pensée — et quelle est la place d'Israël parmi les soixante-dix nations ?

LA RÉPONSE

Béréchit lu « bayit » et « roch » : l'espace et le temps.

Il y a une pensée première dans la conception de cette maison qu'est l'humanité. Roch, c'est le temps ; bayit, c'est l'espace : ils sont créés simultanément dès que l'on conçoit la création. Inutile de séparer le temps de l'espace : l'un est l'émissaire de l'autre, ils fonctionnent ensemble.

Et béréchit est aussi la structure du peuple d'Israël. Nous aurons beau nous compter en millions, dans notre répartition dans le monde nous sommes dispersés parmi soixante-dix peuples, et nous sommes en quelque sorte la soixante et onzième nation.

Car il est inutile de concevoir l'humanité avec un seul point de vue, une seule pensée. Il y a place pour une pluralité de pensées et d'idéologies — à condition qu'elles visent un but suprême, qu'elles se rencontrent et trouvent leur centre de gravité commun.

CONCLUSION DU RAV

Il y a place pour une pluralité de pensées, une pluralité d'idéologies, mais il faut qu'elles visent un but suprême.

LEÇON POUR LA TABLE

Autour de cette table, nous ne pensons pas tous de la même manière. Quel est pourtant le « centre de gravité » qui nous rassemble ? Savons-nous le nommer ?

« La terre était tohu » — pourquoi un monde raté d'emblée ?



PRÉSENTATION

Le premier verset énonce le ciel et la terre : l'idéal de la création, tenu en une phrase. Le deuxième défait tout : la terre était tohu et bohu, et l'obscurité sur la face de l'abîme.

LA QUESTION

Pourquoi D', qui pouvait tout, a-t-il refusé de nous donner un monde parfait — et que resterait-il à faire à l'homme dans un monde achevé ?

LA RÉPONSE

« Béréchit bara Elokim » : les lettres finales forment émet, la vérité ; « acher bara Elokim laassot », ce que D' a créé pour faire (Béréchit 2, 3).

Si D' nous avait donné un monde parfait, nous n'aurions aucun mérite, rien à y faire, nous ne pourrions ni nous épanouir ni prouver nos capacités. La création atteste d'une volonté d'imperfection. C'est pourquoi les finales des trois premiers mots forment émet, la vérité — mais une vérité qui n'est pas dans l'ordre idéal ; à la fin du récit, dans « ce que D' a créé pour faire », ces finales se lisent dans l'autre sens. Le monde est laissé à l'homme avec cette tâche.

Ce tohu, c'est la terre composée de ses quatre éléments, porteuse aussi de quatre grandes civilisations — Babel, Madaï, Yavan et Edom — qui se succèdent dans la course à la domination. Mais au milieu de ce désordre, il y a un ordre : yehi or, que la lumière soit. Or a pour valeur numérique 207, comme ein sof, l'infini.

La création ex nihilo n'est d'ailleurs pas vraiment à partir de rien : ce néant, D' l'a d'abord voulu.

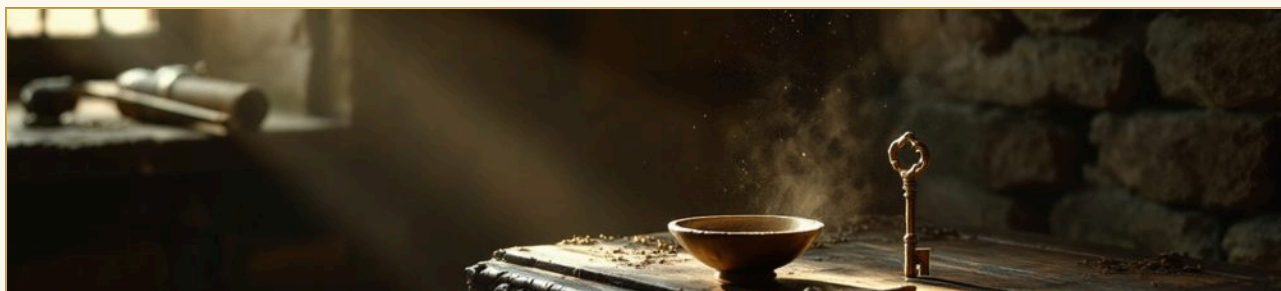
CONCLUSION DU RAV

Lorsque l'homme décide de sa trajectoire, dans une évolution non pas horizontale mais verticale, en spirale, il se trouve comme l'associé de D' dans la réalisation de cet univers.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous exigeons des choses achevées : un métier, un couple, des enfants réussis. Qu'avons-nous abandonné parce que cela ne serait jamais parfait ? Et quelle part d'inachevé sommes-nous prêts à porter sans la reprocher à personne ?

Mikra : un texte qui appelle sa lecture



PRÉSENTATION

Pourquoi la Torah s'ouvre-t-elle sur un récit de la création qui, sur le plan scientifique, n'apporte aucun éclairage déterminant ? Le Rav répond par le mot qui désigne l'Écriture : mikra.

LA QUESTION

Si la Torah n'est pas un manuel de physique, à quoi sert-elle — et a-t-on le droit de lui faire dire ce que l'on veut ?

LA RÉPONSE

« Fais-moi connaître tes voies » (Chemot 33, 13) ; les treize règles de Rabbi Ichmaël.

De même qu'on ne peut concevoir ce monde sans la loi de causalité, on ne peut le détacher de l'esprit qui a présidé à sa création. La Torah n'est pas une façon de voir les choses : c'est torat 'haïm, la loi de la vie. La lecture se dit kria ; mikra est un appel de l'intérieur : le texte me suggère sa lecture, et je lis ce qu'il me suggère. Le mem initial en fait un keli, un outil, nécessaire là où l'obscurité règne sur l'abîme, là où nous ne savons ni interpréter ni lire.

Ces outils, répond le Rav à une question, c'est la Torah elle-même, à travers les treize règles de Rabbi Ichmaël : l'analogie, la déduction, l'exception et la règle générale.

Ces treize règles épousent les treize attributs de D' : entre le premier Elokim du texte et sa seconde mention, il y a treize mots. C'est ainsi que Moché, qui demandait à connaître les voies de D', a pu l'appréhender.

CONCLUSION DU RAV

On a le droit de fouiller le texte, de le retourner de l'intérieur ; on n'a pas le droit de l'évacuer.

LEÇON POUR LA TABLE

Quand un passage de la Torah nous dérange, avons-nous tendance à le fouiller ou à l'écarter ? Choisissons ensemble un verset de la paracha et cherchons ce qu'il « suggère » à chacun.

SUJET 11

Le premier objet de l'humanité fut un vêtement



PRÉSENTATION

L'animal n'éprouve pas ce besoin. L'homme, lui, se couvre — et même quand il opte pour la nudité totale, il garde une ficelle, un cordon, un petit ruban, comme pour marquer sa personne par le symbole d'un vêtement.

LA QUESTION

Pourquoi la première chose que l'homme ajoute à sa nature est-elle un vêtement — et comment un vêtement peut-il laisser passer la lumière au lieu de la cacher ?

LA RÉPONSE

La mitsva des tsitsit, attachés aux coins du vêtement.

Toute lumière a besoin d'un keli, d'un contenant, d'une pellicule, d'une membrane qui puisse la retenir et ne pas la laisser s'éparpiller. C'est ainsi que le monde a été conçu : l'enveloppe adhère au fruit, au corps, à la lumière, et participe elle-même à l'intensité de cette lumière.

Or ce qui caractérise l'homme dans sa création première, c'est le vêtement. C'est la première chose qu'il a ajoutée à sa nature : après la faute, quand il s'est trouvé incapable d'approcher la lumière divine, il a pris des feuilles de figuier pour cacher sa nudité.

C'est la raison pour laquelle nous portons les tsitsit sur nos vêtements, et que nous tenons à ces filaments.

CONCLUSION DU RAV

Nous voulons que nos vêtements rayonnent, qu'ils ne soient pas opaques, qu'ils ne cachent pas notre propre lumière et qu'ils ne deviennent pas un manteau d'hypocrite.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos vêtements, nos manières, nos rôles : laissent-ils voir qui nous sommes, ou servent-ils à le cacher ? Sans rien dévoiler, que chacun se demande ce qui, chez lui, tend à devenir « manteau ».

Le Chabbat de toute l'humanité



PRÉSENTATION

À la fin du cours, un auditeur s'étonne : si le Chabbat est au centre de la création, pourquoi les nations n'y ont-elles aucune part ? Le Rav conteste le point de départ de la question.

LA QUESTION

Le Chabbat a-t-il été donné aux seuls Juifs — et pourquoi Adam, apprenant qu'on peut se repentir, chante-t-il aussitôt le cantique du Chabbat ?

LA RÉPONSE

« Mizmor chir leyom haChabbat » (Tehilim 92, 1) ; Béréchit Rabba 22, 13.

Le Chabbat est devenu la propriété du peuple juif ; il ne l'était pas dans le projet. Adam n'était pas juif : il était le prototype de l'humanité entière, et le peuple d'Israël en est l'embryon. Il n'y a pas de raison d'existence pour le peuple juif sans les autres peuples, ni pour eux sans lui : Israël est le centre de gravité de l'humanité comme le Chabbat est celui de la création.

Les lois données à l'humanité après le déluge ne comportent pas le Chabbat ; il n'apparaît comme commandement que dans les Dix Paroles, à la fois célébration de la création et mémoire de la sortie d'Égypte, de la libération de l'homme.

Et la sainteté de ce jour implique un retour, un ressourcement. Nos sages racontent qu'Adam rencontre Kayin, qui vient de tuer son frère, et lui demande comment il s'en est sorti : « J'ai avoué ma faute, j'ai exprimé mes regrets. » Adam découvre qu'il existe un repentir, et récite aussitôt le cantique du Chabbat : dans Chabbat, il y a chouv, revenir.

CONCLUSION DU RAV

Quand D' a sanctifié le Chabbat, il l'a sanctifié pour l'humanité entière.

LEÇON POUR LA TABLE

Que serait pour nous un Chabbat de « retour », plutôt qu'un simple jour de repos ? Vers quoi, ou vers qui, aimerions-nous revenir ce Chabbat ?